

XYZ. La revue de la nouvelle



Entre elles

Sylvaine Tremblay

Numéro 58, été 1999

Bals

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4413ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Tremblay, S. (1999). Entre elles. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (58), 61–62.

Entre elles

Sylvaine Tremblay

D'abord, il y eut la robe longue, un peu trop beige, un peu trop droite. La première cependant. Une surprise de sa mère. Et Andrée, figée, déçue. Robe imposée, robe de silences et d'attentes. Mais les yeux de sa mère à cet instant, son sourire... Quelques mots ; arrachés, balbutiés... *Merci maman. Je... merci.*

Puis les photographies dans le jardin, toute la famille excitée par l'événement. Bien sûr. Cheveux relevés, Andrée sourit, frôle ses boucles d'oreilles, des boucles volées, l'envie irrésistible de ce bijou, comme lorsque les rêves se noient dans le quotidien et qu'un geste, un seul. Oublier. Oublier un instant la crainte, les ricanements, l'embarras devant ce jeune homme presque inconnu, mais gentil, un bouquet de corsage et la même timidité. Que dire dans cette situation, la réalité à côté des folles espérances ? Quand on est à peine jolie, et si en plus on aime l'école, autant se rendre à l'évidence : les bals, les garçons, les robes de magazines, ce n'est pas vraiment pour soi.

Pourtant Andrée irait à cette soirée de finissants ; d'autres peut-être comme elle... D'ailleurs son cavalier, tout juste sorti de l'adolescence, plutôt mal à l'aise, la rassurait en quelque sorte, une maladresse partagée, des phrases rares et banales, que faire d'autre ?

Ils arrivèrent à l'heure convenue, c'est-à-dire trop tôt. Seuls quelques couples aussi nerveux parlaient à voix basse, les filles se complimentaient, n'en scrutant pas moins chaque détail, coups d'œil furtifs, sans pitié aucune. Les garçons risquaient quelques plaisanteries dont on riait à peine, chacun évoquait des souvenirs d'école ou passait des remarques sur les lieux, les nouveaux arrivants, rires étouffés et regards entendus.

Au moment du champagne, tous se mirent à parler plus fort, les blagues se corsèrent. Quelques couples commencèrent à danser. Chacun se détendait, s'oubliait. Pas besoin de parler ou de prendre la pose, ils se laissaient aller, perdus, presque anonymes.

Tout à coup Andrée cessa de danser. Elle venait de la voir, elle, Suzanne. Blonde, cheveux souples retombant doucement sur les épaules, robe de tulle et corsage de soie, au bras d'un homme, un homme élégant et courtois.

Andrée ne savait détacher son regard, sidérée, attirée. Pas une seule fois elle ne l'avait vue ainsi. Suzanne. Une jeune fille plutôt gentille, une des seules qu'Andrée appréciait pour son intelligence, sa vivacité. Elle notait le moindre détail, la fleur rare du bouquet de corsage, la bouche rouge bien dessinée, les talons hauts, fins.

Andrée semblait paralysée, oublieuse de son cavalier, de la musique, de tout. Seule sa main droite caressait nerveusement une boucle d'oreille. Déchirer cette robe, griffer ce visage, une haine brutale devant cette beauté que jamais.

Elle se mit alors à courir, ignorant les larmes sur ses joues, le tremblement de son corps, les regards étonnés. Courir. Trouver une sortie. Courir jusqu'à l'oubli, l'effondrement au bord d'une autoroute.

On la ramena chez elle. Quelqu'un.

Jamais elle n'expliqua ce qui s'était passé ce soir-là.